

vriers acceptent-ils délibérément de se surmener, alors qu'une entente générale entre eux amènerait la conquête d'un prix horaire honorable? 1° La crainte de la répression à l'égard de tout mouvement syndical; 2° cette théorie absurde du système D qui ne fleurit pas qu'à la caserne, mais malheureusement aussi entre salariés. En pratiquant cette théorie, beaucoup d'ouvriers ne s'aperçoivent pas que le travail aux pièces ou au boni (prime à la vitesse de la production) au lieu de leur procurer un salaire plus élevé, en définitive concourt à l'aviilissement de leurs conditions de vie.

Les ouvriers fidèles à leur rôle d'exploités, conscients de la plus-value capitaliste, désireux de la réduire à son minimum peuvent encore, en France, dans certaines industries, dans certains cas, se faire rétribuer à l'heure. Mais, de plus en plus, le capitalisme n'accepte cette forme de rétribution que pour les professions d'élite, ou encore les plus misérables. Là, il faut également dénoncer la constitution lente, mais certaine, d'une véritable aristocratie ouvrière, bien payée, prémunie contre le chômage et hostile à l'immense foule non qualifiée des usines.

Si dans l'industrie moyenne le prolétariat peut encore lutter contre le travail aux pièces et à la prime pour le rétablissement d'un salaire horaire calculé par les syndicats, dans la grande industrie il faut dès maintenant qu'il lutte contre l'intensification de la vitesse productive (taylorisme, fordisme), cause de misère physiologique et d'abrutissement moral. Il faut également rapprocher les jeunes, les femmes, les étrangers, les coloniaux, des ouvriers français par une campagne incessante et visible en faveur du mot d'ordre « A travail égal, salaire égal ». Il faut lutter contre le congédiement des vieux producteurs, que le patronat évince implacablement, organiser des mouvements pour cela. La répercussion en serait énorme, et la rationalisation capitaliste apparaîtrait à tous sous son jour véritable qui est de sucer jusqu'à épuisement le meilleur de l'esprit, de la chair et du sang ouvrier.

Nous autres, communistes, nous devons arracher de l'esprit du prolétaire les dernières croyances en un compromis acceptable entre le capital et le travail; nous devons lui montrer que l'américanisation des méthodes de production sous le signe de la bourgeoisie ne peut qu'aggraver son sort; nous

devons aussi lui dénoncer la duplicité des réformistes, pionniers du fordisme, qu'avant 1914 Merheim combattit âprement.

Certes, Jouhaux et ses amis nous rappelleront que Lénine disait en avril 1918: « Nous devons introduire... l'étude, l'enseignement et l'adoption systématique des expériences du système Taylor ». Nous ne nierons pas que sous le régime communiste l'application du meilleur côté de ce système, sous le contrôle des organisations ouvrières, deviendra une loi. Ce que nous nous refusons à accepter, c'est la cassure dans le prolétariat, c'est son abrutissement et son épuisement au profit du capitalisme.

Et nous nous expliquons.

Aux Etats-Unis, le couronnement de l'œuvre entreprise en 1884 par Taylor aux Acieries de Midvale est l'Actionariat ouvrier. Ecoutez là-dessus l'*Industrial Solidarity*, du 26 mars 1923: « Dès le moment où il devient actionnaire, l'ouvrier se trouve, jusqu'à un certain point, attaché à la Société dont il possède un titre. Même si ses intérêts comme capitaliste sont peu de chose à côté de ses intérêts comme salarié, il lui est désormais impossible de garder une mentalité absolument ferme.

« Il se peut qu'il voie d'un mauvais œil une action pouvant lui rapporter une augmentation de salaire, mais pouvant en même temps réduire le revenu de son placement. Il est plus disposé à accepter l'argument patronal qu'une réduction de salaire est nécessaire à l'amélioration des profits de l'entreprise. En résumé, il a cédé son intérêt majeur d'ouvrier pour une aumône que lui jette le capital. »

Que pensez-vous de ce prolétaire-amphibie? Peut-on lui parler de solidarité internationale et de révolution, quand il est incapable de sentir instinctivement la duperie dont il est la victime de la part de ses patrons?

Nous savons bien que la vieille Europe, épuisée en partie par la guerre, ne peut pas être comparée à l'Amérique, mais nous savons aussi que la Rationalisation, que l'Allemagne a codifiée la première, est une menace à la fois brutale et corruptrice dirigée tout entière contre le prolétariat.

C'est pour cette raison que nous unissons notre voix à ceux qui lui crient de prendre garde!

Albert LEMIRE.

A la Conférence Nationale

La direction du Parti s'est décidée à réunir la Conférence Nationale. Devant 150 délégués, fonctionnaires, membres du C. C., candidables et « députables », soigneusement triés sur le volet, les porte-paroles de la Direction et de l'Exécutif ont débité une leçon bien apprise.

Le soin apporté à la composition de l'Assemblée ne pouvait guère ménager de surprise. Le programme de la Conférence avait été arrêté, mis au point dans une réunion tenue à Berlin entre délégués de l'Exécutif et certains membres du Bureau politique. On raconte que l'accord n'avait pas laissé d'être difficile et que sur la question électorale notamment, des hommes comme Renaud Jean étaient demeurés dans une opposition irréductible.

Les rôles, réglés d'avance, furent exécutés à la lettre à la Conférence. L'Opposition, en dépit de l'influence que la fraction dirigeante lui prête sur les membres du rang, fut exclue à l'unanimité moins une voix et quatre abstentions.

L'opération qui, étant donné la composition de la Conférence entièrement à la dévotion de la Direction, n'était pas douteuse, ne fut pas menée tout d'abord avec la brutalité que l'on pouvait attendre. Spéculant sur la capitulation de Zinoviev et de Kamenev et sur les deux documents, publiés par la « Pravda », le porte-parole du Bureau politique, Bouthonnier, alterna la menace avec le compromis, si bien que, jusqu'à l'intervention de Treint, on put croire qu'un rapprochement était encore possible. Visiblement, la Direction tendait à Treint et Suzanne Girault le piège grossier où tombèrent Zinoviev et Kamenev, et dont le résultat le plus clair, en admettant qu'ils s'y fussent laissés prendre, eût été de les discréditer aux yeux de leurs partisans et, en fait, de les supprimer politiquement.

Reconnaissons que Treint et Suzanne Girault surent éviter l'embûche, et que leurs intentions, comme celle de Barré, ne manquèrent pas de courage. Dans la déclaration dont Barré donna lecture à la Conférence, en réponse à l'ultimatum de la Direction, il n'y a pas un passage auquel tout communiste ne puisse souscrire. Mais devant cette Assemblée de circonstance, fanatisée par un quarteron de chefs sans scrupules, cette réponse sonna comme un défi.

Ni l'intervention de Suzanne Girault qui, textes en mains, démontra qu'en maintes occasions Lénine n'avait pas hésité à sortir de la discipline et à recourir au travail fractionnel pour arracher le Parti au borbier opportu-

niste, ni l'intervention de Treint signalant la « montée des forces thermidoriennes », les déviations opportunistes de la majorité du P. C. R., le danger Koulak, les fautes funestes de l'I. C. dans la Révolution Chinoise, n'amènèrent les délégués à faire un retour sur eux-mêmes et à demander une discussion approfondie des grands problèmes soulevés.

La Conférence avait ordre d'en finir avec l'Opposition; cet ordre fut docilement exécuté.

L'Opposition exclue, la Conférence aurait pu se séparer puisque, en somme, on ne lui en demandait pas davantage. Pour la distraire, on la lança sur la tactique électorale et pendant trois séances, si l'on en juge par l'*Humanité*, ce fut une avalanche d'avertissements qui, malgré la docilité des délégués, vint battre en brèche la thèse officielle, par la suite, d'ailleurs, votée à l'unanimité par une salle à moitié vide.

L'opposition à la tactique électorale qui semble s'être manifestée spontanément au sein de la Conférence, amena l'intervention du délégué de l'Exécutif qui défendit, avec la précision d'un phonographe, la tactique imposée à la Direction du Parti.

Jugée absurde et pleine de périls par une bonne partie des délégués, ceux-ci manquèrent de l'indépendance nécessaire pour aller jusqu'au bout de leur résistance, et obliger l'Internationale et ses stratèges électoraux à retirer de la circulation cette tactique extravagante, bien digne de figurer entre l'élection d'Hindenburg et le dernier putsch de Canton.

En résumé, une fois de plus, la Conférence du Parti a marqué une abdication complète du Parti et de ses chefs momentanés devant la majorité du P. C. R. A part quelques voix isolées, elle a avalisé les sauvages méthodes de répression appliquées à nos camarades russes de l'Opposition, elle a exclu du Parti, sans discuter les opinions émises, en se contentant de les noyer sous un amas de faux et d'interprétations tendancieuses, les derniers représentants de l'Opposition.

Désormais, tous les camarades encore membres du Parti doivent savoir que la Direction a cessé d'exister, qu'elle est, plus que jamais, inféodée à la Direction du P. C. R., dont quelques vagues représentants, échappant à tout contrôle, décident de questions vitales pour le Parti français en le menant dans le domaine national et international à de nouvelles aventures.

TOURNIER.